RELEVÉ DE TERRE

JOSÉ SARAMAGO
prix Nobel de littérature

RELEVÉ DE TERRE

roman

TRADUIT DU PORTUGAIS
PAR GENEVIÈVE LEIBRICH

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Titre original : *Levantado do Chão*
Éditeur original : Editorial Caminho, SA, Lisbonne
© José Saramago & Editorial Caminho, SA, Lisbonne – 1980
ISBN original : 972-21-0277-X

ISBN 978-2-02-014046-1

Les droits français ont été négociés par la Literarische Agentur Mertin,
Francfort-sur-le-Main, Allemagne

© Éditions du Seuil, septembre 2012, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À la mémoire de Germano Vidigal
et de José Adelino dos Santos, assassinés.

Et je demande aux économistes politiques, aux moralistes, s'ils ont déjà calculé le nombre d'individus qu'il est nécessaire de condamner à la misère, à un travail disproportionné, au découragement, à l'infantilisation, à une ignorance crapuleuse, à une détresse invincible, à la pénurie absolue, pour produire un riche ?

ALMEIDA GARRET

Ce qui abonde le plus sur terre, c'est le paysage. Le reste a beau manquer, le paysage a toujours été généreusement présent, abondance que seul un infatigable miracle explique, dans la mesure où le paysage est sûrement antérieur à l'homme, et pourtant, malgré sa longue existence, il ne touche pas encore à sa fin. Peut-être parce qu'il change constamment : à certaines époques de l'année le sol est vert, à d'autres, jaune, puis brun ou noir. Et aussi, à certains endroits, rouge, couleur d'argile ou de sang versé. Mais cela dépend de ce qu'on y a planté et de ce qu'on y cultive, ou pas encore, ou déjà plus, ou de ce qui y a poussé naturellement, sans la main de l'homme, et qui meurt uniquement parce que sa dernière heure est venue. Ce n'est pas le cas du blé, qui est coupé alors qu'il lui reste un soupçon de vie. Ni du chêne-liège, auquel on arrache la peau alors qu'il est encore bien vivant, même s'il n'en a pas l'air en raison de son apparence sévère. Dans les hurlements.

Les couleurs ne manquent pas à ce paysage-ci. D'ailleurs, pas seulement les couleurs. Il est des jours aussi rudes que le froid qui leur est inhérent, d'autres où la chaleur est si forte que l'air semble avoir disparu : le monde n'est jamais content, et comment pourrait-il l'être tant il est sûr de mourir. Et le monde ne manque pas d'odeurs, cette terre-ci non plus, qui en fait partie et qui est fort bien lotie en matière de paysages. Si une quelconque bestiole meurt dans les bois, elle prendra immanquablement l'odeur de pourriture propre à

ce qui est mort. Quand il n'y a pas de vent, personne ne s'aperçoit de rien, même en passant tout près. Ensuite les os sont nettoyés, peu leur importe que la pluie les lave ou que le soleil les recuise, et si la bête était petite cela n'aura même pas lieu, car vers et insectes fossoyeurs se chargent de les enterrer.

C'est pourtant une terre assez grande, si nous nous mettions à comparer, d'abord ses bosses, puis l'eau de ses rivières, car celle du ciel peut aussi bien venir à manquer qu'être excessive, et, plus bas, cette terre s'affaisse en glèbe épaisse, lisse comme la paume de n'importe quelle main, encore qu'en raison du destin de la vie nombre de ces mains, habituées à serrer un manche de houe, de faucille ou de faux, aient tendance à se recroqueviller avec le temps. La terre. Couverte elle aussi comme la paume de la main de lignes et de chemins, routes royales, plus tard nationales, ou simplement la propriété de madame la municipalité, et ici il y en a manifestement trois, car trois est un nombre poétique, magique et religieux, et le reste du destin se lit dans les lignes des allées et venues, ornières tracées par des pieds nus ou mal chaussés parmi les mottes de terre ou les broussailles, les chaumes et les fleurs sauvages, entre le mur et le désert. Un paysage si vaste. Un homme peut y cheminer durant sa vie entière et ne pas s'y retrouver, s'il est né perdu. Et l'heure venue, il lui sera égal de mourir. Il n'est ni lapin ni genette pour pourrir au soleil, mais si nous imaginons que la faim ou le froid ou la canicule l'abattent sur ce sol où personne ne l'a aperçu, ou une de ces maladies qui ne laissent même pas le temps de réfléchir et encore moins d'appeler au secours, il finira tôt ou tard par être découvert.

À cet endroit-ci du paysage comme ailleurs, bien des gens sont morts de la guerre et d'autres pestes, et pourtant les êtres qu'on y aperçoit sont vivants : d'aucuns prétendent que c'est uniquement à cause d'un mystère insondable, mais les vraies raisons sont inhérentes à ce sol, à ce latifundium hérissé de bosses en haut et plat en bas qui s'étend à perte de vue. Et s'il n'appartient pas à tel homme, il appartiendra à un autre, la différence n'importe qu'à tous les deux, une fois tranchée la question du tien et du mien : tout ayant été enregistré au cadastre en temps voulu et opportun, après délimita-

tions au nord et au sud, au levant et au ponant, comme s'il en avait été décidé ainsi depuis l'origine du monde, quand tout était paysage, avec quelques très grandes bêtes et de rares hommes de loin en loin, et tous vivant dans la peur. C'est en ce temps-là, et par la suite, que fut décidé ce que serait l'avenir, et par quelles lignes tortueuses de la main, ce présent actuel d'une terre partagée entre les maîtres du couteau et en fonction de la taille du fer ou du tranchant de la lame. Par exemple : seigneur roi ou duc, ou duc et ensuite personne royale, évêque ou maître d'un ordre, fils légitime ou d'une savoureuse bâtardise, ou fruit d'un concubinage, tache ainsi lavée et honorée, compère par l'intermédiaire d'une fille nubile, et aussi un autre connétable, un demi-royaume au comptant, et parfois, mes amis, ceci est ma terre, prenez-la, peuplez-la pour mon service et votre profit, préservez-la des infidèles et d'autres déviations. Livre de très saintes et magnifiques heures et de rosaires très sacrés, apportés au palais et au monastère, récités dans de séculières demeures princières ou dans des donjons, pour chaque pièce de monnaie un notre père, dix je vous salue marie, arrivé à cent salve regina, marie devient roi. Des coffres profonds, des huches abyssales, des greniers comme des caravelles des Indes, des cuves et des barriques, des arches gigantesques, le tout mesuré en coudées, pieds et boisseaux, muids et canons, chaque terre ayant ses us et coutumes.

Ainsi s'écoulèrent les rivières, quatre saisons ponctuelles par an, car bien qu'avec des variations les saisons sont assurées. La grande patience du temps et celle, non moindre, de l'argent qui, à l'exception de l'homme, est la plus constante de toutes les mesures, encore que variant à l'instar des saisons. À chaque occasion, nous le savons, l'homme a été acheté et vendu. Chaque siècle a eu sa monnaie, chaque royaume son homme à acheter et à vendre en échange de maravédis, de marcs d'or ou d'argent, de réaux, de doublons et de florins de l'étranger. Volatils métaux divers, aussi aériens que l'esprit de la fleur ou l'esprit-de-vin : l'argent grimpe, il n'a d'ailes que pour grimper, pas pour descendre. Le lieu de l'argent est un ciel, un haut lieu où les saints changent de nom quand il le faut, mais pas le latifundium.

Mère aux tétons abondants pour de grandes bouches avides, matrice, terre divisée, de très grande à grande, ou plus volontiers remembrée de grande à plus grande, à la suite d'une acquisition, disons-nous, ou d'une alliance, ou d'un vol habile, ou d'un crime horrifiant, héritage de mes grands-parents et de mon bon père, que Dieu les accueille tous en sa sainte gloire. Il a fallu des siècles pour en arriver là, qui doutera qu'il n'en soit pas ainsi jusqu'à la consommation des siècles ?

Et ces autres gens qui sont-ils, ces petites gens isolés, venus avec la terre, bien qu'ils ne soient pas consignés dans les écritures, sont-ce des âmes mortes ou encore vivantes ? Mes enfants bien-aimés, la sagesse de Dieu est infinie : voici la terre et voici ceux qui devront la travailler, croissez et multipliez-vous. Croissez et multipliez-moi, dit le latifundium. Mais tout ceci peut être raconté d'une autre manière.

Il commença à pleuvoir sur eux vers la fin de l'après-midi, alors que le soleil se trouvait à un demi-empan au-dessus des collines basses à main droite, les sorcières étaient donc en train de peigner leur chevelure car c'est leur temps de prédilection. L'homme arrêta l'âne et, pour le soulager de son fardeau sur la brève pente escarpée, il poussa une pierre avec le pied jusqu'à la roue de la charrette. Quelle idée aura pris le régisseur des eaux célestes, cette pluie n'est pas de saison. C'est d'ailleurs pourquoi il y a tant de poussière sur le chemin et un peu de bouse séchée ou de crottin de cheval si loin des endroits habités que personne n'était venu les ramasser jusqu'ici. Aucun gamin ne s'était aventuré aussi loin, panier au bras, pour recueillir le fumier naturel, saisissant soigneusement du bout des doigts la sphère friable, parfois fendue comme un fruit mûr. Sous la pluie, le sol pâle et chaud se parsema d'étoiles sombres, inattendues, tombant avec un bruit sourd dans la poussière molle, puis une averse s'abattit avec violence et inonda tout. Mais la femme avait eu le temps de retirer l'enfant de la charrette, du creux formé par la paillasse rayée entre deux huches. Elle le tint blotti contre sa poitrine, lui recouvrit le visage avec une pointe de son fichu dénoué et dit, Il ne s'est pas réveillé. Ce fut là son premier souci, remplacé aussitôt par un autre, Il va être tout mouillé. L'homme scrutait les hauts nuages en fronçant le nez et conclut dans son savoir d'homme, Ça va passer, c'est une averse, mais à

tout hasard il déroula une des couvertures et l'étendit sur les meubles, Il fallait vraiment qu'il pleuve aujourd'hui, que le diable emporte ce temps de merde.

Une rafale de vent précipita les gouttes à présent éparses. L'âne secoua les oreilles avec vigueur quand l'homme lui asséna une claque sur l'échine, il imprima une saccade aux brancards et l'homme offrit son aide en poussant la roue. Ils se remirent à escalader le raidillon. La femme marchait derrière, l'enfant dans les bras et, heureuse de le voir aussi calme, elle observa son visage en murmurant, Mon petit garçon. De part et d'autre du chemin charretier la terre était couverte de broussailles avec quelques chênes verts perdus et étouffés jusqu'à mi-tronc, laissés à l'abandon ou ayant peut-être poussé là spontanément. Les roues de la charrette écrasaient la terre mouillée avec un bruit âpre de trituration et de temps à autre cahotaient brutalement, comme prises d'un sursaut, quand une pierre relevait l'épaule. Les meubles grinçaient sous la couverture. L'homme, à côté de l'âne, main droite posée sur le brancard, avançait en silence. Ils arrivèrent ainsi en haut de la côte.

Une masse énorme de nuages, dense et enroulée, venait du sud à leur rencontre au-dessus de la plaine couleur de paille. Le chemin disparaissait à droite, mal défini entre des fossés qui s'éboulaient, balayés par les vents sur cette rase campagne. Il rejoignait plus loin une route large, manière ambitieuse de s'exprimer sur des terres aussi ingrates. Sur la gauche, presque à l'orée de l'horizon en contrebas, un petit village tournait ses murs blancs vers le ponant. La plaine était immense, ainsi qu'il fut déjà dit, nue, pelée, avec de rares yeuses isolées ou deux par deux, et quasiment rien d'autre. De ce petit mamelon, on pouvait croire aisément que le monde n'avait pas de fin connue. Et le village, lieu de destination, vu de là, dans la lumière jaunâtre et sous la grande plaque plombée des nuages, paraissait hors d'atteinte. São Cristovão, dit l'homme. Et la femme, qui n'était jamais allée aussi loin vers le sud, dit, Monte Lavre est plus grand, cela sembla simplement une façon de comparer les lieux, peut-être était-ce de la nostalgie.

Ils étaient descendus à mi-côte lorsque la pluie reprit. De grosses

gouttes tombèrent d'abord, menace de cordes d'eau, où donc était passée l'averse. Puis le vent ratissa la plaine, la balaya entièrement, souleva paille et poussière, et la pluie s'avança depuis l'horizon, rideau gris qui très vite occulta le paysage au loin. C'était une pluie régulière, une de ces pluies qui durent des heures, qui tombent et inondent, une pluie qui arrive et ne repart plus, et quand la terre n'en peut plus de tant d'eau, plus personne ne se soucie de savoir si c'est le ciel qui nous mouille ou la terre qui nous trempe. L'homme répéta, Quel temps de merde, telles sont les exclamations de l'humanité quand elle n'en a pas acquis d'autres moins malsonnantes. Les abris sont loin, même sans jardin derrière soi, il n'y a pas d'autre solution que de recevoir sur le dos toute la pluie qui se déverse. D'ici au village, avec le pas de cet âne fourbu et avançant à contrecœur, il y a au moins une heure de marche et entre-temps il fera nuit. La couverture, qui protège à peine les meubles, glisse, lourde d'une eau qui dégouline le long des fils blancs, dans quel état seront par-dessous les vêtements dans les huches, les maigres biens transhumants de cette famille qui pour des raisons bien à elle traverse le latifundium. La femme regarde le ciel, c'est un ancien réflexe rural que de lire cette page ouverte au-dessus de la tête, à présent pour voir si l'atmosphère s'éclaircissait et ce n'était pas le cas, au contraire elle s'était encore assombrie, nous n'avons pas d'autre après-midi. La charrette avance devant, navire tanguant dans le déluge, tout va dégringoler, on dirait que l'homme fait exprès de rosser le bourricot, c'est juste l'impatience d'atteindre cette yeuse là-bas qui nous protégera du plus gros de la pluie. Ils y sont parvenus, homme, charrette et âne, la femme avance encore, patinant dans la boue, elle ne peut pas courir, elle réveillerait l'enfant, le monde est ainsi fait que les uns ne s'aperçoivent pas du malheur des autres, même quand ils sont aussi proches que cette mère et son fils.

Sous le chêne vert, impatient, l'homme faisait de grands gestes avec les bras, on voit bien qu'il ne sait pas ce que c'est que de porter un enfant sur son sein, il ferait mieux d'ajuster plus étroitement les cordes car avec cette précipitation les nœuds se sont sûrement relâchés ou les meubles ont glissé, il ne manquerait plus que le peu

que nous possédons se casse. Sous l'arbre il pleut moins, mais de grosses gouttes tombent des feuilles, ce n'est pas le feuillage d'un oranger avec ses énormes bras écartés, c'est comme se trouver sous un auvent plein de trous, on ne sait pas où se tenir et heureusement que l'enfant s'est mis à pleurer, c'est encore la tâche la plus urgente, déboutonner la blouse, lui donner un sein qui n'a déjà plus beaucoup de lait, juste assez pour tromper la bouche. Ses pleurs se sont interrompus brusquement et mère et fils se sont emplis d'une bonne paix, entourés de la vaste rumeur de la pluie, pendant que le père tournait autour de la charrette, défaisant et refaisant les nœuds, un genou appuyé contre les ridelles pour tirer sur les cordes pendant que l'âne, pensif, secouait vigoureusement les oreilles et contemplait les flaques d'eau et le torrent qu'était devenu le chemin. Alors l'homme dit, On était presque arrivés et il a fallu que cette pluie tombe, paroles de colère modérée, lancées d'un ton mécontent mais sans espoir, ce n'est pas parce que je me fâcherai que la pluie s'arrêtera, réflexion du narrateur dont on eût pu fort bien se passer. Observons plutôt le geste du père qui demande enfin, Et le petit, et qui s'approche, jette un coup d'œil sous le repli du châle, ce sont là libertés de mari, mais la femme s'était si vite recouverte pudiquement qu'il ne put savoir s'il voulait vraiment voir son fils ou le sein exposé. Il avait cependant aperçu dans la pénombre tiède, dans la chaleur odorante du vêtement froissé, en le regardant enfoui dans cette intimité, le regard très bleu de l'enfant, insolite lumière claire, transparente et sévère, qui le fixait souvent du fond du berceau, comme s'il se sentait en exil parmi tant d'yeux noirs ou marron, dans quelle famille suis-je donc né.

L'épais nuage s'était quelque peu désagrégé, le premier élan de la pluie avait faibli. L'homme s'avança vers le chemin, interrogea l'air, se tourna vers les quatre points cardinaux et dit à la femme, Il faut qu'on y aille, on ne peut pas rester ici jusqu'à la nuit. Et la femme répondit, Allons-y. Elle retira le mamelon de la bouche de l'enfant qui téta l'air, parut sur le point de pleurer, mais y renonça, se frotta le visage contre le sein à nouveau recouvert et s'endormit

avec un soupir. C'était un enfant tranquille, de bonne composition, ami de sa maman.

Ils marchaient à présent ensemble, muets sous la pluie, si trempés que même un pailler confortable ne les inciterait pas à s'arrêter, ils ne le feront qu'arrivés chez eux. La nuit tombait très vite. Vers le ponant il n'y avait plus qu'une ultime lueur terne qui rougeoyait enfin et, à peine rouge, déjà s'éteignait, la terre silencieuse et emplie d'échos se transforma en un puits noir, comme le monde devient vaste quand tombe la nuit. Le crissement des roues s'entendit mieux, la respiration irrégulière de la bête était aussi inattendue qu'un secret soudain confié à voix haute et même le froissement des vêtements mouillés ressemblait à une conversation suivie, murmurée sans pause, un parler entre gens de bonne compagnie. Pas une lumière n'était visible à des lieues à la ronde. La femme se signa, traça un signe de croix au-dessus du visage de l'enfant. À ces heures-là, il vaut mieux que le corps se défende et que l'âme se protège, les revenants se mettent à hanter les chemins, ils passent dans un tourbillon ou s'asseyent sur une pierre dans l'attente d'un voyageur à qui ils poseront les trois questions auxquelles il n'y a pas de réponse, qui es-tu, d'où viens-tu, où vas-tu. L'homme qui avance à côté de la charrette aimerait chanter, mais il en est incapable, toutes ses forces lui servent à feindre que la nuit ne lui fait pas peur. On est bientôt arrivés, dit-il, une fois sur la route ça sera tout droit et le chemin sera meilleur.

Devant eux, très loin, un éclair illumina les nuages, personne n'aurait deviné qu'ils étaient si bas. Puis il y eut une pause et enfin le grondement sourd du tonnerre. Il ne manquait plus que cela. La femme dit, Que sainte Barbe nous protège, mais le coup de tonnerre, s'il n'était pas le vestige d'un orage qui avait éclaté très loin, semblait suivre un autre itinéraire ou alors sainte Barbe, ici invoquée, l'avait chassé vers des lieux de moindre foi. Ils se trouvaient déjà sur la route, ils le savaient parce que le chemin était plus large, car les autres différences n'étaient décelables qu'avec beaucoup de patience et à la lumière du jour, ils avaient laissé derrière eux des fondrières et de la boue, ils cheminaient dans des fondrières et de la

boue et à présent il faisait si noir qu'ils ne voyaient même pas où ils mettaient les pieds. L'âne avançait instinctivement, longeant le fossé. L'homme et la femme patinaient derrière lui. De temps à autre, l'homme se mettait à courir un peu à l'aveuglette quand la route tournait, pour repérer São Cristovão. Et ce ne fut que lorsque les premiers murs blancs se dressèrent dans l'obscurité que la pluie s'arrêta subitement, si brusquement qu'ils s'en aperçurent à peine. Il pleuvait et il avait cessé de pleuvoir. Comme si une immense toiture s'étendait au-dessus de la route.

Il est juste que la femme demande, Où est notre maison, ce sont des angoisses propres à qui a hâte de s'occuper de son enfant et également, si possible, de mettre les meubles en place avant d'étendre son corps las sur un lit. Et l'homme répond, De l'autre côté. Toutes les portes sont closes, seule par quelques fentes une lumière blafarde annonce la présence d'habitants. Dans un potager un chien a aboyé. C'est normal, il y a toujours un chien qui aboie au passage de quelqu'un et les autres, peut-être trop confiants, reprennent l'avertissement de la sentinelle et chacun fait son devoir de chien. Un volet s'est ouvert et aussitôt refermé. Et maintenant que la pluie a cessé et que la maison est proche, on sentait plus distinctement ce vent froid qui balayait toute la rue, s'engouffrait dans les ruelles latérales, secouait les branches qui passaient par-dessus les toitures basses. Sous l'effet du vent, la nuit était devenue plus claire. Le grand nuage était en train de s'éloigner et à présent le ciel brillait ici et là. Il ne pleut plus, dit la femme à l'enfant qui dormait et qui, des quatre, était le seul à ne pas être encore au courant de la bonne nouvelle.

Il y avait une place et des arbres dont brusquement le feuillage bruissait. L'homme arrêta la charrette et dit à la femme, Attends ici, et il se dirigea sous les arbres vers une porte éclairée. C'était une taverne où trois hommes étaient assis sur un banc, un autre buvait au comptoir en tenant son verre entre le pouce et l'index, comme s'il posait pour un portrait. Et derrière le comptoir, un vieux maigre et sec tourna les yeux vers la porte, l'homme à la charrette entra et dit, Bonsoir à toute la compagnie, salutation de l'homme qui arrive et

recherche l'amitié des personnes présentes, par fraternité ou intérêt commercial. Je m'en viens vivre ici à São Cristovão, je m'appelle Domingos Mau-Tempo et je suis cordonnier. Un des hommes assis lâcha une plaisanterie, Vous avez apporté le mauvais temps, celui qui buvait venait de finir son verre, il clappa de la langue et emboîta le pas au premier, Pourvu qu'il ne nous apporte pas de mauvaises semelles, et les autres rirent car il y avait de quoi et la blague était à propos. Ce ne sont sûrement pas des paroles discourtoises ni inhospitalières, il fait nuit à São Cristovão, toutes les portes sont fermées et si arrive un étranger portant le nom de Mauvais-Temps, seul un imbécile ne profiterait pas de l'occasion, d'autant qu'il a plu. Domingos Mau-Tempo joignit aux rires son sourire contraint, mais sourire quand même. Heureusement, le vieux ouvrit un tiroir d'où il sortit une grosse clé. Voici la clé, je pensais que vous ne viendriez plus, tous dévisagent Domingos Mau-Tempo, soupesant le nouveau voisin, un cordonnier est toujours utile et São Cristovão en avait justement besoin. Domingos Mau-Tempo donna son explication, Ça fait loin de Monte Lavre à ici, la pluie m'a surpris en chemin, il n'avait pas à rendre compte de ses faits et gestes, mais il fallait se montrer affable et il dit, Je paie une tournée à tous, bonne et notoire façon d'accéder aux bourses du cœur. Ceux qui sont assis se lèvent, assistent au remplissage des verres, c'est une cérémonie, puis, sans précipitation, chacun prend le sien d'un geste lent et précautionneux, c'est du vin, pas de l'eau-de-vie qu'on se jette dans le gosier. Buvez vous aussi, mon propriétaire, dit Domingos Mau-Tempo, et le vieux répond, À votre santé, mon locataire, c'est un tavernier qui connaît les usages des grandes bourgades. Et ils en sont à ces civilités quand la femme s'approche de la porte, elle n'entre pas, la taverne est le lieu des hommes, et elle dit doucement, comme à son habitude, Domingos, le petit est inquiet, et les affaires sont toutes mouillées, il faut les décharger.

Ce sont de bonnes raisons, mais Domingos Mau-Tempo n'a pas apprécié d'être apostrophé par sa femme devant des hommes, qu'iront-ils penser, et pendant qu'il traversait la place il la morigéna, Si tu me refais ça, je me fâche. La femme ne répondit pas, occupée

à calmer l'enfant. La charrette avança lentement devant eux, en cahotant. L'âne, à cause du froid, était engourdi. Ils s'engagèrent dans une ruelle où maisons et potagers alternaient et ils s'arrêtèrent devant une masure basse. C'est ici, demanda la femme, et le mari répondit, Oui.

Domingos Mau-Tempo ouvrit la porte avec la grosse clé. Ils durent se courber pour entrer, ceci n'est pas un palais avec de hautes portes. La maison n'avait pas de fenêtres. La cheminée était à gauche, avec un âtre à même le sol. Domingos Mau-Tempo battit son briquet, souffla sur une poignée de paille et se mit à faire tourner la torche éphémère pour que la femme voie la nouvelle demeure. Il y avait du bois à côté de la cheminée. Cela suffisait. En quelques minutes, la femme coucha l'enfant dans un coin, rassembla brindilles et bûchettes et le feu prit, s'étala sur le mur chaulé. Alors la maison fut habitée.

Domingos Mau-Tempo fit entrer l'âne et la charrette par la grille du potager et commença à décharger le mobilier, à le transporter dans la maison, sans le mettre encore en place, attendant que sa femme puisse l'aider. La paillasse était mouillée d'un côté. L'eau avait pénétré dans la huche contenant les vêtements, un pied de la table de cuisine était cassé. Mais il y avait une marmite sur le feu avec des feuilles de chou et quelques grains de riz, l'enfant avait de nouveau tété et s'était endormi sur la face sèche de la paillasse. Domingos Mau-Tempo sortit dans le potager faire ses besoins. Et au milieu de la pièce, Sara da Conceição, épouse de Domingos, mère de João, resta aux aguets, regardant le feu, comme si elle attendait qu'un message incertain soit répété. Un petit mouvement s'esquissa dans son ventre. Puis un autre. Mais quand son mari rentra, elle ne lui dit rien. Ils avaient bien autre chose en tête.

Domingos Mau-Tempo ne fera pas de vieux os. Un jour, quand il aura engrossé cinq fois sa femme, mais pas pour cette raison si banale, il passera une corde autour d'une branche d'arbre en rase campagne, presque en vue de Monte Lavre, et il se pendra. Entretemps, il aura transporté ailleurs sa maison sur son dos, quittant son foyer trois fois et la troisième il n'aura pu y revenir paisiblement parce que son heure était venue. Une fin malheureuse lui avait été prédite par son beau-père Laureano Carranca qui avait dû s'incliner devant l'obstination de Sara, si entichée de Domingos Mau-Tempo qu'elle avait juré que si elle ne l'épousait pas elle ne se marierait avec personne. Laureano Carranca avait eu beau tempêter, C'est un vaurien dissolu, avec une réputation d'ivrogne, et qui finira mal. La guerre familiale continuait quand Sara da Conceição apparut enceinte, argument suprême et en général efficace lorsque persuasion et supplications s'avèrent vaines. Un beau matin, au mois de mai, Sara da Conceição était sortie de chez elle et s'était dirigée à travers champs jusqu'à l'endroit où elle devait retrouver Domingos Mau-Tempo. Ils y restèrent à peine une demi-heure, couchés dans le blé déjà haut, et quand Domingos retourna à ses formes de souliers et Sara chez son père, il sifflotait de satisfaction et elle tremblait comme si les rayons du soleil n'étaient pas encore assez brûlants. Lorsqu'elle traversa la rivière à gué, elle dut aller

s'accroupir et se laver sous les saules car le sang n'arrêtait pas de couler entre ses jambes.

João fut fabriqué ou, pour parler bibliquement, conçu ce même jour, ce qui apparemment est rare, car la première fois, à cause du bouleversement propre à l'événement, la semence, d'habitude, ne prend pas, elle ne le fait que plus tard. Et il est vrai que ses yeux bleus, que personne n'avait dans la famille, ni ne se souvenait d'avoir jamais vus chez un parent, proche ou éloigné, suscitèrent une grande stupéfaction, pour ne pas parler de soupçon, injuste, comme nous le savons, à l'égard d'une femme qui, dans le seul but de se marier honnêtement, s'était égarée du droit chemin des vierges en allant s'étendre au beau milieu d'un champ de blé avec ce seul homme-là, écartant les jambes de son plein gré, au prix d'une grande souffrance. Une autre jeune fille, presque cinq cents ans plus tôt, ne l'avait pas fait de son plein gré le jour où, se trouvant seule à la source pour y remplir sa cruche, elle vit s'approcher un des étrangers arrivés avec Lamberto Horques l'Allemand, gouverneur de Monte Lavre par la grâce du roi Dom João le Premier, des gens au langage incompréhensible, et qui, sans prêter attention aux cris et aux implorations de la jouvencelle, l'entraîna dans d'épaisses fougères où il la violenta à plaisir. C'était un solide gaillard à la peau blanche et aux yeux bleus, qui n'avait commis d'autre faute que celle provoquée par la chaleur du sang, mais la jeune fille ne fut pas capable de l'aimer et le moment venu elle accoucha toute seule comme elle le put. Ainsi, pendant quatre siècles, ces yeux bleus venus de la Germanie apparurent et disparurent, telles les comètes qui s'égarent en chemin et reviennent quand on ne s'y attend plus, ou simplement parce que personne ne s'est donné la peine de consigner leur passage et d'en noter la périodicité.

La famille en est à son premier déménagement. Elle avait parcouru le chemin de Monte Lavre à São Cristovão un jour d'été qui avait fini dans la pluie. Elle traversa tout le district du nord au sud, quelle idée aura eue Domingos Mau-Tempo d'aller aussi loin, cet homme est un cordonnier, un vaurien dissolu, mais à Monte Lavre la vie devenait de plus en plus difficile pour lui, le vin plus quelques

affaires louches, Monsieur mon beau-père, prêtez-moi votre charrette et votre bourricot, car je m'en vais vivre à São Cristovão, Eh bien, vas-y et tâche de te mettre un peu de plomb dans la cervelle, pour ton bien et celui de ta femme et de ton fils, et ramène-moi dare-dare l'âne et la charrette car j'en ai besoin. Ils empruntèrent des raccourcis, des chemins charretiers, profitant de la route royale quand ils le pouvaient, mais aussitôt, pour abréger, prenant à travers champs au pied des mamelons. Ils déjeunèrent à l'ombre d'un arbre et Domingos Mau-Tempo lampa une bouteille de vin qui s'évapora dans la sueur du voyage. Ils aperçurent Montemor de loin, sur la gauche, et poursuivirent vers le sud. La pluie tomba à une heure de São Cristovão, déluge de mauvais augure, mais aujourd'hui la journée est ensoleillée et Sara da Conceição, assise dans le potager, faufile une jupe pendant que son enfant, encore mal assuré sur ses jambes, avance en tâtonnant le long du mur de la maison. Domingos Mau-Tempo est allé à Monte Lavre rendre l'âne et la charrette à son beau-père et lui dire qu'ils habitent dans une belle maison, que déjà des clients viennent frapper à sa porte, l'ouvrage ne manquera pas. Il reviendra à pied le lendemain, Dieu veuille qu'il ne se saoule pas, ce n'est pas un mauvais homme, il a ce défaut de la boisson, mais, avec l'aide de Dieu, il s'engagera sur une autre voie, on a déjà vu des cas pires qui se sont amendés, il faut qu'il en soit ainsi s'il y a une justice sur cette terre, avec ce petit et un autre en route, un père qui se respecte, car de mon côté je fais de mon mieux pour que nous vivions décemment.

João a atteint l'extrémité du mur où commence la clôture d'échalas. Il s'y cramponne avec vigueur, ses bras sont plus solides que ses jambes, et il épie dehors. Son horizon est proche, un tronçon de rue boueuse, avec des flaques d'eau qui reflètent le ciel et un chat jaune affalé sur le seuil en face, qui se chauffe le ventre au soleil. Un coq chante quelque part. On entend une voix de femme crier, Maria, et une autre voix, presque enfantine, répondre, Mère. Puis le silence de la grande chaleur se réinstalle, bientôt la boue séchera et retournera à sa poussière originelle. João se décolle de la clôture, saturé de paysage pour le moment, il fait péniblement demi-tour et

reprend son long cheminement vers sa mère. Sara da Conceição l'aperçoit, pose son ouvrage sur ses genoux et tend les bras à son fils, Viens, mon petit, viens. Ses bras sont comme deux haies protectrices. Entre João et eux il y a un monde confus, incertain, sans commencement ni fin. Le soleil dessine sur le sol une ombre hésitante, une heure tremblante qui avance. Aiguille minuscule dans le latifundium.

Quand Lamberto Horques l'Allemand montait sur la terrasse de son château, il n'avait pas assez d'yeux pour un paysage aussi vaste. Il était le seigneur du bourg et de sa région, dix lieues de long et trois de large, avec franchise et liberté de lever tribut et bien qu'il eût reçu la mission de peupler cette terre, ce ne fut pas dans le cadre de ce mandat que la jeune fille fut violée à la source, mais les choses s'étant passées ainsi, tant mieux. Lui-même, pourvu d'une honorable épouse et déjà d'enfants, répandra sa semence où bon lui semblera, sous l'impulsion vagabonde de ses sens, Impossible de laisser cette terre aussi inhabitée, d'un bout à l'autre de mon domaine les hameaux se comptent sur les doigts de la main alors qu'arbres et broussailles sauvages y sont plus nombreux que les cheveux sur la tête, Sachez, seigneur, que les femmes de cette contrée sont noiraudes, résidus damnés de la population mauresque, et les hommes silencieux et parfois vindicatifs, en outre le roi notre seigneur ne vous a pas mandé de féconder et de procréer comme Salomon, mais enjoint de prendre soin de la terre et de la gouverner en sorte d'y attirer des habitants qui viendront s'y installer, C'est ce que je fais et ferai, et tout ce que bon me semblera, car cette terre est mienne ainsi que tout ce qui s'y trouve, mais il ne faut pas que les gens y soient trop nombreux et causent embarras et troubles, comme on a pu le voir par le passé, Vous avez raison, seigneur, et combien, une raison acquise en ces terres froides d'où vous venez et où l'on sait beaucoup plus de choses qu'en ce lieu occidental d'exil, Puisque vous êtes enfin d'accord avec moi, parlons donc à présent du tribut qu'il faut lever sur les terres de mon domaine et de mon fief. Épisode mineur de l'histoire du latifundium.

Ce cordonnier est savetier. Il applique des pièces de cuir, les cloue, abandonne son ouvrage lorsque l'appétit du travail lui fait défaut, plante là formes, alêne et tranchet pour s'en aller à la taverne, se querelle avec les clients impatients et pour toutes ces raisons bat sa femme. Aussi parce qu'il applique des pièces et les cloue, car il ne parvient pas à trouver la paix en son for intérieur, c'est un homme frénétique qui, à peine assis, déjà pense à se lever, qui, à peine arrivé dans un endroit, déjà songe à aller ailleurs. C'est un fils du vent, un vagabond, que ce Domingos du mauvais temps qui s'en revient de la taverne et entre chez lui en titubant d'un mur à l'autre, regarde son fils avec rancœur, et pour un oui pour un non, Attrape donc ça, méchante femme, et que ça te serve de leçon. Et il ressort se soûler au vin avec ses compères, comme cul et chemise avec eux, Mettez-moi ça sur l'ardoise, monsieur mon propriétaire, Je le fais, monsieur mon locataire, mais dites-vous bien qu'elle est déjà sacrément pleine, Et alors quoi, je suis homme à payer mes dettes, j'ai toujours remboursé le moindre petit sou. Et ce ne fut ni une fois, ni deux fois que Sara da Conceição laissa son enfant chez une voisine pour s'élancer dans la nuit à la recherche de son mari, cachant ses larmes dans son mouchoir et dans l'obscurité, de taverne en taverne, lesquelles n'étaient pas nombreuses à São Cristovão, mais l'étaient encore trop, et sans entrer elle le cherchait du regard, de loin, et si son mari se trouvait là, elle se postait dans

l'ombre, se bornant à attendre, telle une autre ombre. Il lui arriva aussi de tomber sur lui en chemin, perdu, sans plus savoir où était sa maison, abandonné par ses amis, et alors, soudain, le monde redevenait beau, car Domingos Mau-Tempo, plein de gratitude d'avoir été retrouvé dans des déserts effrayants, au milieu de rangées de fantômes, jetait un bras sur l'épaule de sa femme et se laissait emmener comme l'enfant qu'il continuait probablement à être.

Un jour, parce que le travail se multipliait et que ses bras ne suffisaient plus à l'ouvrage, Domingos Mau-Tempo engagea un assistant, s'offrant ainsi davantage de loisir pour satisfaire son goût pour le vagabondage, mais ensuite, lors d'un autre jour de sinistre mémoire, il se mit en tête que sa femme, la pauvre et innocente Sara da Conceição, le trompait pendant ses absences et ce fut un tel sabbat de fin du monde à São Cristovão que l'assistant irréprochable dut s'enfuir sous la menace d'un couteau, et Sara, en fin de grossesse, une grossesse légitime, subit toutes les vexations du chemin de croix, et la charrette fut de nouveau chargée, encore un voyage à Monte Lavre, la route est si longue, Monsieur mon beau-père, nous sommes en bonne santé, votre fille et votre petit-fils sont heureux, et un autre va bientôt naître, mais je me suis débrouillé à présent pour que nous ayons une vie meilleure à Torre da Gadanha où habite mon père, qui nous aidera. Et de nouveau, ils prirent le chemin du nord, mais leur propriétaire les attendait à la sortie de São Cristovão, Halte là, Mau-Tempo, tu me dois pour la maison et pour le vin que tu as bu, et si tu ne paies pas, moi-même et mes deux fils que tu vois ici t'obligeront à le faire, ou alors tu peux dire adieu à la vie.

Le voyage fut bref, heureusement, car à peine Sara da Conceição mit-elle le pied dans la maison que son fils y naquit et reçut le nom d'Anselmo, on ne sait pourquoi. L'enfantelet fut bien pourvu en berceau car son grand-père du côté paternel était menuisier de son état et se sentit fort aise que son petit-fils fût venu naître là, presque à sa porte. C'était un artisan rustique, sans ouvrier ni apprenti, sans femme non plus, vivant au milieu de chevrons et de planches, fleurant la sciure, pratiquant un vocabulaire particulier fait de poutres,

tenons et lattes, de maillets et d'herminettes. Homme grave et peu loquace, il ne s'adonnait pas au vin et regardait donc d'un mauvais œil ce fils qui déshonorait son nom. Comme il fallait s'y attendre, vu les antécédents de Domingos Mau-Tempo, il n'eut guère le loisir d'être grand-père. Il eut cependant le temps d'apprendre à son premier petit-fils que tel marteau était pourvu d'oreilles et que ceci était un rabot et cela un ciseau de menuisier, mais Domingos Mau-Tempo ne supportait ni ses paroles ni son silence, et en route, il se fait tard, allons à Landeira, à l'extrémité le plus à l'ouest du district, comme un oiseau qui se précipite, jabot en avant, contre les barreaux de fer de sa cage, quelle est donc cette prison dans mon âme, peuplée de trente démons. Et une autre charrette, tirée à présent par un mulet, mais cette fois louée avec du bon argent, car le beau-père pourrait s'étonner de tant de déplacements et de si peu de certitudes, mieux valait se taire et avertir ensuite. Mon mari, nous n'avons ni tranquillité ni logis, à toujours aller d'un côté et de l'autre comme le juif errant, avec ces enfants en bas âge ça me tracasse, Tais-toi, femme, je sais très bien ce que je fais, à Landeira les gens sont braves, le travail sera bien payé, moi je suis un artisan, je ne me cramponne pas à un manche de houe comme ton père et tes frères, j'ai appris un métier et j'ai des compétences, Je ne dis pas le contraire, mon mari, je ne dis pas le contraire, tu étais cordonnier quand je me suis mariée avec toi et c'est comme ça que je t'ai voulu, mais j'aimerais tant que nous ayons la paix et que cette agitation prenne fin. Sara da Conceição ne parla pas des mauvais traitements et il n'aurait pas été juste qu'elle le fasse car Domingos Mau-Tempo se dirigeait vers Landeira comme vers le paradis et portait son fils aîné à califourchon sur ses épaules, il le tenait par ses tendres chevilles, sales, évidemment, mais quelle importance cela avait-il. Il en sentait à peine le poids sur ses épaules renforcées de muscles et de tendons de fer à force de tirer sur le fil de chanvre. Avec le mulet derrière, trotte, trotte, sous un petit soleil de couverture douillette, même Sara da Conceição avait trouvé une place sur la charrette. Mais en arrivant à la nouvelle maison ils s'aperçurent que leur saint-frusquin présentait des dom-

mages plus graves, À cette cadence, Domingos, nous finirons sans meubles.

À Landeira, João, déjà pourvu de parrains à Monte Lavre, fut gratifié d'un parrain jeune et plus acceptable. C'était le père Agamedes, qui du fait qu'il vivait avec une femme qu'il disait être sa nièce, la lui prêta aussi en guise de marraine. L'enfant ne manqua donc pas de largesses et fut dorénavant aussi protégé au ciel qu'il avait été défendu jusqu'alors sur terre. Et encore plus quand Domingos Mau-Tempo, appâté par le père Agamedes, accepta la fonction de sacristain, aidant à la messe et aux enterrements, car ce fut grâce à cela que le curé devint son compère et le parrain de son fils. En se réfugiant dans le sein de l'église, Domingos Mau-Tempo n'eut d'autre but que de trouver un prétexte respectable pour interrompre son travail et adoucir son agitation persistante de vagabond. Mais Dieu le récompensa dès qu'il l'aperçut à l'autel en train d'exécuter maladroitement les gestes appris du rituel, et comme il se trouva que le père Agamedes était un fameux amateur de vin, officiant et acolyte se retrouvèrent dans cet autre sacrifice. Le père Agamedes possédait non loin de l'église un commerce qu'il gérait pendant les heures creuses que lui laissaient ses fonctions sacerdotales et, durant les autres, la nièce descendait au rez-de-chaussée pour diriger derrière le comptoir les affaires séculières de la famille. Domingos Mau-Tempo passait et buvait un verre, repassait et en éclusait un autre en attendant que le curé rapplique pour qu'ils lèvent le coude ensemble. Dieu vivait avec les anges.

Mais tous les cieux ont leurs lucifers et tous les paradis leurs tentations. Domingos Mau-Tempo commença à jeter des regards de convoitise sur sa commère, laquelle, offensée dans son honneur de nièce, en toucha un mot à peine voilé à son oncle, ce qui suffit à installer une atmosphère délétère entre les deux serviteurs de notre sainte mère l'église, l'un de plein droit, l'autre de passage. Le père Agamedes n'osa pas user d'une franchise susceptible de justifier les vilaines pensées habituelles de ses paroissiens qui doutaient de la parenté, mais il s'appuya sur l'état d'homme marié de l'offenseur pour éloigner la menace pesant sur son honneur. Privé de son pinard

facile, échaudé dans ses manœuvres de coq de village et de poseur d'empeignes, Domingos Mau-Tempo annonça chez lui qu'il se vengerait du curé. Se venger de quoi, il ne le précisa pas et Sara da Conceição ne le lui demanda pas. Elle était résignée et se taisait.

L'église avait peu de paroissiens et tous n'étaient pas assidus. Elle n'apportait pas de remède aux maux, ce qu'après tout elle n'était pas obligée de faire dès lors qu'elle ne les aggravait pas non plus visiblement. Le défaut ne résidait pas là. La faiblesse de l'action apostolique n'incitait pas à la dévotion, non pas tellement parce que le père Agamedes vivait avec une nièce ou parce qu'il faisait l'épicier, car seul celui qui n'est pas issu du peuple ignore ce qu'est le besoin, mais parce qu'il maltraitait le missel, expédiait néophytes, fiancés et défunts avec la même férocité que celle avec laquelle il tuait et dévorait son cochon et en prêtant bien moins d'attention à la lettre et à l'esprit du temple. Ce sont là des scrupules populaires. Domingos sut donc comment remplir glorieusement l'église. Il déclara que la prochaine messe serait du jamais-vu, que le père Agamedes avait annoncé que désormais il se surpasserait en matière de préceptes sacrés, de pauses sublimes et de vocalises, bien bête serait celui qui raterait l'office, qu'il ne vienne pas se plaindre ensuite. Le père Agamedes fut ébahi en voyant la nef pleine. Ce n'était pas le jour du saint patron et la sécheresse n'était pas non plus telle qu'elle exigeât une intervention céleste. Mais il se tut. Si ses ouailles venaient spontanément au bercail, leur pasteur présenterait à son maître des comptes plus substantiels. Cependant, afin de ne point paraître ingrat, il s'appliqua et confirma à son insu ce que Domingos Mau-Tempo avait annoncé. Mais le savetier érigé en sacristain, avec déjà un autre voyage en tête, avait bien préparé son coup. Au moment du sanctus, dans la célébration de la messe, il éleva sereinement sa clochette et l'agita. Ce fut comme s'il avait brandi une plume de poule. Les fidèles avaient cru tout d'abord qu'une surdité générale s'était installée, certains, ayant l'habitude du geste, s'inclinèrent, d'autres regardaient avec méfiance, pendant que Domingos Mau-Tempo, dans un silence total, dramatique, continuait à agiter sa clochette d'un air innocent. Le curé était stupéfait, les fidèles

murmuraient, les plus jeunes allaient jusqu'à rire. Une honte, avec tous les saints qui regardaient et Dieu qui voit tout. Alors le père Agamedes n'y tint plus et, face à ce cas de force majeure, interrompit le sacrifice, s'empara de la clochette, glissa une main à l'intérieur, palpa. Le battant avait disparu. Et la foudre ne s'abattait pas pour châtier l'impiété. Terrible dans sa sainte fureur, le père Agamedes asséna de sa lourde main une torgnole à Domingos Mau-Tempo, là, dans l'enceinte sacrée, comment est-ce possible. Mais Domingos Mau-Tempo lui rendit aussitôt la monnaie de sa pièce, comme s'il continuait à servir la messe. Et bientôt parements de curé et surplis de sacristain s'emmêlèrent dans un tourbillon confus, qui dessus, qui dessous, dégringolant de sacrilège façon le long des marches de l'autel dans un grand froissement de côtes sous le regard circulaire de la custode. L'assistance gravit les marches pour séparer les puissances en désaccord et d'aucuns profitèrent de l'embrouillamini de jambes et de bras pour étancher une vieille soif d'un côté ou de l'autre. Les vieilles s'étaient regroupées dans un coin, adressant leurs prières à toute la cour céleste et, ayant enfin retrouvé forces physiques et courage spirituel, elles s'avancèrent vers l'autel pour sauver leur curé, bien qu'indigne. Bref, en un mot comme en cent, la foi triompha.

Le lendemain, Domingos Mau-Tempo quittait le village, lui et sa famille, accompagnés par un cortège bruyant de gamins jusqu'en rase campagne. Honteuse, Sara da Conceição baissait la tête. João regardait le monde de son œil bleu sévère. L'autre enfant dormait.

C'est alors qu'on proclama la république. Les hommes gagnaient douze ou treize sous et les femmes moins de la moitié, comme d'habitude. Hommes et femmes mangeaient le même pain fait de marc d'olive, les mêmes lambeaux de feuilles de chou, les mêmes trognons. La république arriva, envoyée par Lisbonne, elle voyagea de village en village par le télégraphe, lorsqu'il existait, elle fut vantée dans la presse, quand on savait la lire, et en passant de bouche en bouche, ce qui a toujours été la voie la plus facile. Le trône était tombé, l'autel disait que pour le moment ce royaume n'était pas son monde, le latifundium comprit tout et ne bougea pas, et un litre d'huile coûta plus de deux mille réis, dix fois le salaire journalier d'un homme.

Vive la république, Vive. Patron, à combien est la paie journalière à présent, Voyons voir, ce que les autres paient, je le paierai aussi, parle au régisseur, Alors, elle est à combien la paie, Un sou de plus, Ça ne suffit pas à mes besoins, Si toi tu ne veux pas, d'autres voudront, ils ne manqueront pas, Hélas, ma sainte mère, on va crever de faim, et mes gosses, qu'est-ce que je vais leur donner à manger, Mets-les à travailler, Et s'il n'y a pas de travail, Ne fais pas autant d'enfants, Femme, envoie les garçons chercher du bois et les filles glaner dans la paille, et viens au lit, Je suis l'esclave du seigneur, faites en moi votre volonté, aussitôt dit aussitôt fait, mon mari, me voilà enceinte, grosse, en cloque, je vais avoir un enfant, tu vas être

père, je n'ai pas eu mes règles, Ça ne fait rien, là où sept ne mangent pas, huit ne mangent pas non plus.

Alors pourquoi entre le latifundium monarchique et le latifundium républicain ne voyait-on pas de différences et seulement des ressemblances en tous points, car les salaires, pour le peu qu'ils permettaient d'acheter, servaient seulement à éveiller la faim, il y eut par là des travailleurs qui s'assemblèrent innocemment et s'en furent voir l'administrateur du district pour demander de meilleures conditions de vie. Quelqu'un doué d'une bonne écriture rédigea leur pétition, faisant état des nouvelles joies portugaises et des espérances populaires filles de la république, nous vous souhaitons beaucoup de santé et de fraternité, monsieur l'administrateur, et nous attendons votre réponse. Après avoir congédié les requérants, Lamberto Horques s'assit dans son grand fauteuil hanséatique, réfléchit profondément à ce qui conviendrait le mieux à ses fermes, la sienne et celle administrée publiquement, et ayant parcouru du regard les cartes sur lesquelles les propriétés étaient marquées, il plaça le doigt sur celle qui était la mieux pourvue en gens et appela le commandant de la garde. Celui-ci avait appartenu à la police civile et avait une allure martiale dans son uniforme flambant neuf, de mémoire courte il avait donc déjà oublié le temps où il portait un ruban bleu et blanc sur la manche gauche. Grâce à son zèle et à sa vigilance, Lamberto avait appris que les paysans s'agitaient, protestaient contre les corvées et autres servitudes, se plaignaient de la maigre pitance à laquelle ils étaient condamnés du fait des impôts et des divers tributs, bref de ce qui transparaissait plus ou moins dans la pétition sur un ton mesuré, peut-être pour dissimuler des intentions plus pernicieuses. Un vent malsain d'insurrection soufflait sur toutes les propriétés agricoles, un grondement de loup acculé et famélique, susceptible de causer de graves dommages s'il parvenait à se transformer en un exercice de mâchoires. Il fallait donc faire un exemple, donner une leçon. L'entretien terminé, ayant reçu ses ordres, le lieutenant Contente se retira, fit le salut militaire, claqua des talons et ordonna de sonner le boute-selle sur l'esplanade. La garde nationale républicaine redressa l'échine, sabre au côté, rênes tendues, harna-

chements luisants, de même que moustaches et crinières, et comme Lamberto s'était approché de la fenêtre de l'hôtel de ville, la garde salua le dignitaire qui lui adressa un petit signe d'adieu du bout des doigts, réunissant ainsi en un geste unique affection et discipline. Après quoi il se retira dans ses appartements où il fit appeler son épouse avec qui il batifola.

Et voilà la garde nationale républicaine qui vole à travers champs. Elle avance au trot, au galop, le soleil se réverbère sur les armures, les housses battent les genoux des montures, ô chevalerie, ô Roland, Olivier et Fier-à-Bras, heureuse patrie qui donna le jour à pareils fils. La propriété choisie est en vue, le lieutenant Contente ordonne à l'escadron de se déployer en ligne avant de charger et sur ordre du cornet à pistons la troupe avance, lyrique et guerrière, sabre au clair, la patrie est venue sur le balcon assister à l'événement et lorsque les paysans sortent des maisons, des paillers, des abris pour le bétail, ils reçoivent en pleine poitrine le poitrail des chevaux et sur le dos pour l'instant des coups du plat des épées, jusqu'au moment où Fier-à-Bras, excité comme un bœuf piqué par un taon, fait tournoyer la poignée de son sabre et taillade net, enfonce, larde de coups, aveuglé par la rage, il ne sait pourquoi. Les paysans sont étendus par terre, gémissant de douleur, et, de retour dans leurs masures, ils ne batifolèrent pas, ils soignèrent plutôt leurs blessures du mieux qu'ils purent, à grand renfort d'eau, de sel et de toiles d'araignées. Il aurait mieux valu mourir, déclara l'un d'eux. Seulement quand l'heure sera venue, rétorqua un autre.

L'escadron de la garde, gracieuse fille de cette république, se remet en route, les chevaux frémissent encore et l'air est tout parsemé de flocons d'écume, l'on passe maintenant au deuxième volet du plan de bataille consistant à s'élancer par monts et par vaux à la poursuite des travailleurs qui incitent les autres à la rébellion et à la grève, paralysant les travaux des champs et privant le bétail de ses pasteurs, trente-trois d'entre eux furent ainsi appréhendés avec les principaux instigateurs et incarcérés dans les prisons militaires. Ils furent emmenés telle une ribambelle d'ânes bâtés, à coups de fouet, de rossées et d'insultes diverses, fils de pute, cornard, te voilà

bien avancé, vive la garde de la république, vive la république de la garde. Les paysans étaient attachés, chacun à sa propre corde et tous à une unique corde, comme des galériens, il faut bien le comprendre car ce sont des histoires remontant à des époques barbares, au temps de Lamberto Horques l'Allemand, au quinzième siècle, pas plus tard.

Et à Lisbonne, qui conduira les meneurs de la mutinerie à Lisbonne ? Le dix-septième d'infanterie, un lieutenant, à nouveau Contente, et dix-huit soldats, part dans le silence du train de nuit, trente-huit yeux pour surveiller cinq travailleurs ruraux accusés de sédition et d'incitation à la grève. Ils vont être livrés au gouvernement, informe notre obligeant correspondant, un gouvernement bien miséricordieux, aux mains trop généreuses pour pareille livraison. Et de nouveau c'est le mois de mai, messieurs. Le train avance, avance, avance en sifflant, les cinq paysans à bord vont purger leur peine dans la prison du Limoeiro. En ces époques barbares les trains avancent lentement, ils s'arrêtent sans raison connue en rase campagne, peut-être une halte due à une embuscade ou à une mort subite, et dans le wagon fermé où sont transportés les malfaiteurs les rideaux sont tirés, si tant est qu'il y ait des rideaux au temps de Lamberto Horques, si tant est que les wagons de troisième classe soient équipés de pareille extravagance, et les fusils des soldats du dix-septième d'infanterie sont chargés, peut-être munis d'une baïonnette, que les voyageurs passent leur chemin, chaque fois que le train s'arrête une dizaine d'hommes de troupe descend afin de prévenir toute attaque et tentative de libération des prisonniers. Les pauvres soldats n'ont pas le droit de dormir, nerveux ils ne détachent pas le regard des visages durs et sales des cinq gredins qui te ressemblent tellement. Quand mon temps dans l'armée s'achèvera, est-ce que je sais, mon frère, si un autre soldat ne m'arrêtera pas pour me conduire de la même façon à Lisbonne, par le train de nuit, dans l'obscurité de ce pays, Aujourd'hui nous savons ce que le jour nous réserve, mais demain qui peut le dire, On te prête un fusil, mais on ne t'a jamais dit de le braquer sur le latifundium, Toute ton instruction de visée et de tir est dirigée contre ton camp, c'est vers ton